Document generated on 07/03/2025 9:15 p.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Tradition active

Valérie Gaudreau

Number 167, Winter 2021

L'héritage de l'hiver. Forgé dans la glace

URI: https://id.erudit.org/iderudit/94704ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gaudreau, V. (2021). Tradition active. *Continuité*, (167), 34–38.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

DOSSIER
L'HÉRITAGE DE L'HIVER

SPORTS ET LOISIRS

Tradition

Partout au Québec, l'hiver et les sports qu'on pratique durant cette saison sont ancrés dans notre territoire. Pleins feux sur quatre de ces activités et sur les pionniers qui en ont ouvert les horizons, sur neige comme sur glace.

VALÉRIE GAUDREAU

n active

« Les sports d'hiver, c'est du patrimoine immatériel ! Ça fait partie de notre identité », lance d'entrée de jeu Hugo Drouin, qui a consacré un livre à l'histoire de l'escalade.

Ski, raquette, pêche sur glace, traîneau à chiens, escalade sur glace, patinage : ces activités emblématiques de l'hiver au Québec ont changé de visage au fil du temps. D'utilitaires au départ, elles sont devenues parfois spectacle, puis sport d'élite ou loisir familial, à la faveur d'un engouement croissant pour la saison froide. « Tout ce qui est hivernal est en explosion, affirme Pierre Carbonneau, responsable aux activités de plein air à la Société des établissements de plein air du Québec (Sépaq). Le tourisme a mis l'accent sur l'hiver, ces dernières années. » Par exemple, la location de skis de fond et de raquettes a doublé dans les établissements de la Sépaq, entre 2015 et 2019.

Les sports sur neige ou sur glace ont en commun une riche histoire ainsi qu'une évolution marquée par leur démocratisation et par la modernisation des équipements. Mais une chose ne change pas : le contact avec la nature, indissociable du plaisir de ceux qui les pratiquent aujourd'hui. Incursion dans quatre sports d'hiver.

La raquette : babiche et podiums

Utilisée par les Autochtones puis par les colons français pour faciliter les déplacements en hiver, la raquette a pris un virage sportif avec la fondation, en 1843, du Montreal Snow Shoe Club. « C'était alors un phénomène urbain avec des courses à Montréal, puis à Québec à partir de 1854 », explique Paul Foisy, chercheur en histoire du sport et fondateur du site Internet Sport et société.

« Pendant les années 1880, les courses en raquettes commencent à se répandre dans les plus petites villes et sont l'occasion de socialiser », résume M. Foisy. En 1909, ces compétitions se structurent avec la création de l'Union canadienne des raquetteurs. À partir de 1929, s'organisent des marathons de raquette à relais avec une première grande course de Montréal à Lewinston (Maine) : une compétition de 450 km en 12 jours remportée par Eugène Clouette, relate M. Foisy, coauteur du *Dictionnaire des grands oubliés du sport*, paru en 2015.

Selon Julien Pinsonneault, gagnant de plusieurs importantes courses de raquette, il faudrait valoriser davantage cette discipline en l'incluant à des festivals d'hiver et en la faisant découvrir aux enfants dès le primaire.
Source : Julien Pinsonneault

Puis, graduellement, les courses de raquette disparaissent. Les années 1970 sont particulièrement difficiles pour ce sport. Tant chez les amateurs que chez les athlètes, le fort engouement pour le ski de fond dame le pion à la babiche. « Mais depuis une quinzaine d'années, il y a un retour avec des matériaux plus modernes, d'aluminium et de plastique », poursuit M. Foisy.

Sur le plan de la compétition, ce sport demeure méconnu. Or, quelque part à Saint-Hyacinthe, un jeune homme tient le flambeau : Julien Pinsonneault. Son idole : le pionnier de la course à pied et en raquettes, Gérard Côté, quatre fois vainqueur du marathon de Boston dans les années 1940.

Julien Pinsonneault a lui-même remporté l'épreuve des 10 km au Championnat canadien de raquette en 2017 et 2019. Il a aussi décroché la médaille d'argent du Championnat du monde de raquette à neige tenu à Myoko, au Japon, en février 2020. Ambassadeur de l'Association canadienne de course en raquettes, l'athlète de 28 ans veut faire connaître ce sport « un peu oublié » qu'il aimerait voir représenté un jour aux Jeux olympiques.

« Mais, au Québec, la course de raquette n'est même pas reconnue par le ministère de l'Éducation, responsable des sports. La clé serait d'inclure la discipline dans des festivals d'hiver, en partenariat avec des villes, et de la pratiquer dans des écoles primaires pour aider à sa visibilité. » La course de raquette peut en surprendre plus d'un, assure-t-il. « C'est extrêmement difficile, reconnaît l'athlète, admiratif de ceux qui ont créé ce sport il y a plus de 180 ans. Ils couraient avec des grosses raquettes de babiche ; aujourd'hui, l'équipement est mieux adapté. »

Escalade de glace : dépassement au menu

« Les grimpeurs de glace québécois sont attachés à leur folklore. Les pionniers ont réalisé leurs défis à une époque où il n'y avait pas de vidéo pour le prouver », lance Hugo Drouin, auteur de *Roche, glace et fleurdelisé — La passionnante histoire de l'escalade au Québec*, paru en 2018.

Et de toutes les falaises québécoises, la mythique Pomme d'or du parc national des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie et sa voisine, La Loutre, ont « un statut particulier », dit M. Drouin, lui-même grimpeur. Braver ces parois de glace devient une « forme le pèlerinage ». « L'ascension épique de La Loutre par Claude Bérubé et Régis Richard, en 1977, sera célébrée par les grimpeurs et par les médias spécialisés du monde entier », écrit-il dans son livre.

Hugo Drouin reconnaît aussi la large contribution de Stéphane Lapierre qui, dans les années 1980 et 1990, a concocté le premier guide des cascades de glace du Québec : « Le territoire est très grand et il y a des parois glacées partout.

Stéphane Lapierre a consacré des milliers d'heures à documenter chaque emplacement et son degré de difficulté. »

Au Québec, l'escalade en général est un sport en croissance, notamment avec le développement de centres qui proposent des parois intérieures. Mais l'escalade de glace demeure une spécialité. « C'est plus cher et ce n'est pas fait pour tout le monde », précise M. Drouin. Pourtant, quand on s'y frotte, la sensation est magique, s'enthousiasme-t-il. « La glace est une matière vivante. Au cours d'un hiver, voire d'une heure à l'autre dans la même journée, on ne grimpe pas la même cascade. On découvre de nouvelles nuances et particularités. »

Au surplus, il y a les vues imprenables et le plaisir du dépassement. « On fait les approches en raquettes hors piste. Les journées d'hiver comptent peu d'heures de clarté ; on commence donc tôt le matin, dans la noirceur, et on finit dans la noirceur. On se sent comme des enfants après une journée complète à jouer au hockey dehors. »

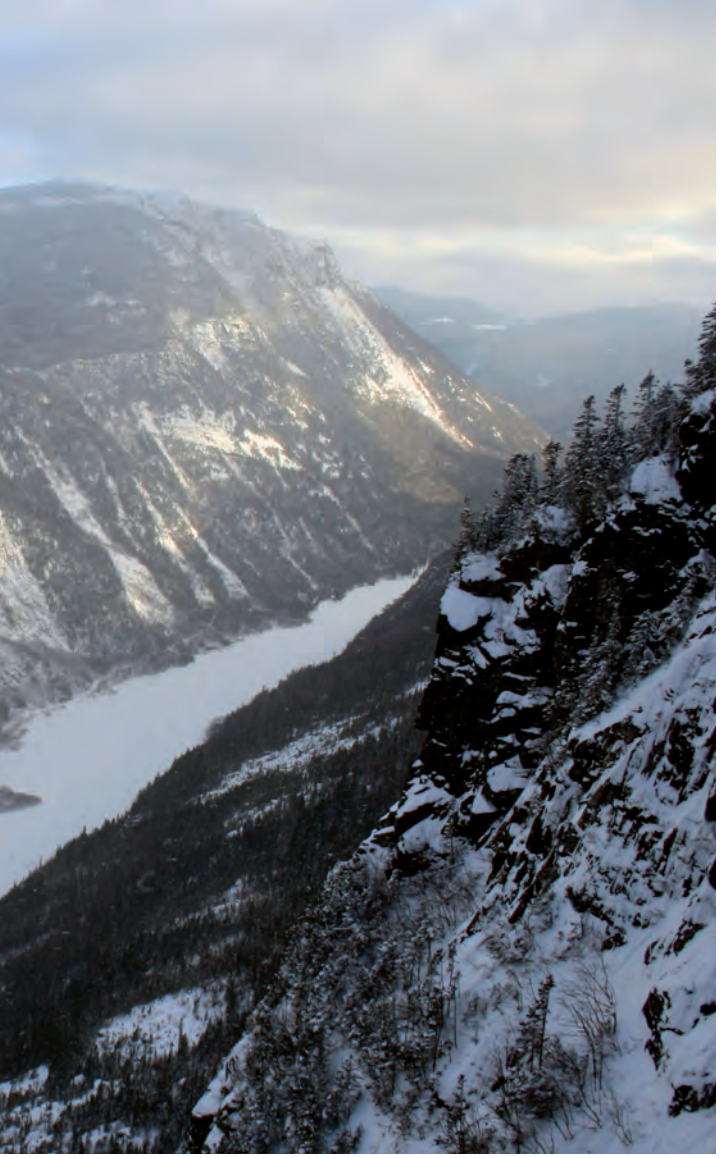
Traîneau à chiens : faire corps avec la bête

La beauté et la force des chiens de traîneau fascinent. Mais avant d'être un sport et un loisir, le traîneau à chiens était un mode de déplacement utile aux peuples autochtones du Nord. À leur tour, les explorateurs et trappeurs européens l'ont adopté pour transporter des marchandises, nous apprend *L'Encyclopédie canadienne*. On peut y lire que ce moyen de transport était en usage « à l'époque de la traite des fourrures et des ruées vers l'or du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle dans le nord-ouest du Canada et en Alaska ».

Au début des années 1920, les expéditions de traîneau ont été adaptées pour en faire une pratique sportive, explique Paul Foisy. « Au départ, on organisait des derbys. Le premier se serait déroulé dans la baie d'Hudson en février 1920, sur une distance de 320 km. » On retrouve la trace de telles grandes courses à Québec en 1922. « On disait : "voici un sport nouveau" avec des attelages de sept chiens en file indienne », relate-t-il.

Jointe chez Élevage Minaska, à Sainte-Rose-de-Watford, où elle élève des huskies sibériens depuis 12 ans, Sarah Marchand est bien loin des derbys du siècle dernier. Mais elle poursuit la tradition à sa façon. « On s'est intéressés aux lignées de chiens pour les courses de sprint qu'on aimerait faire », indique-t-elle. M^me^ Marchand souligne l'existence de réseaux de course toujours bien vivants au Québec, en Ontario et aux États-Unis.

Sur le plan récréatif, le traîneau à chiens a la cote chez les touristes. « Il y a un engouement des Européens, c'est exotique pour eux, remarque M^me^ Marchand. Les clientèles



asiatique et mexicaine viennent en faire en pensant que c'est un sport traditionnel très pratiqué ici. Mais beaucoup de Québécois n'ont jamais fait ça de leur vie ! »

Et à écouter Sarah Marchand, ceux qui n'ont jamais essayé manquent quelque chose. « Le contact avec les chiens est ce qui compte le plus. On les aime tellement et ils nous le rendent bien. Il y a une notion d'esprit d'équipe quand on va en forêt et que tout ce qu'on entend est le souffle des chiens et le bruit des pattes dans la neige. »

Le bruit des pattes ne résonne pas que dans la neige. Si le traîneau à chiens se porte bien, l'éleveuse note l'avènement de nouveaux sports, comme le *canicross*, qui consiste à courir avec son chien, attaché à lui par un harnais, et le *bikejoring* ou le *skijoring*, où les chiens sont aussi attelés directement au cycliste ou au skieur. Une façon pour les propriétaires de permettre à leurs vigoureux pitous de courir, tout en faisant de l'exercice eux-mêmes. Quatre saisons par année.

La pêche blanche : unique au monde

Depuis 80 ans, entre Noël et la mi-février, se tient une activité emblématique à Sainte-Anne-de-la-Pérade, non loin de Trois-Rivières. Plus de 100 000 personnes s'aventurent sur la rivière gelée pour y pêcher une espèce pour le moins grégaire : le poulamon atlantique. Entre 600 millions et 800 millions de ces « petits poissons des chenaux » convergent vers la rivière Sainte-Anne, en provenance de l'estuaire du Saint-Laurent, pour s'y reproduire. Vous avez bien lu : 800 millions. « C'est unique au monde ! » lance Steve Massicotte, pourvoyeur et ancien président de l'Association des pourvoyeurs de la rivière Sainte-Anne.

La petite histoire veut qu'au tournant des années 1940, un épicier venu couper un cube de glace sur la rivière ait découvert du poisson en abondance sous la surface, relate M. Massicotte. Il n'en fallait pas plus pour que la pêche blanche prenne vie. Dans les années suivantes, on compte jusqu'à 50 pourvoiries et 1500 petits chalets sur glace pouvant

Se mesurer à la voie La Loutre, dans le parc national des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie, prend des airs de pèlerinage pour les grimpeurs québécois qui rééditent ainsi un exploit datant de 1977. À gauche, Michel Tremblay en premier de cordée; à droite, la vue depuis le sommet de cette voie.

Photo : Tom Canac

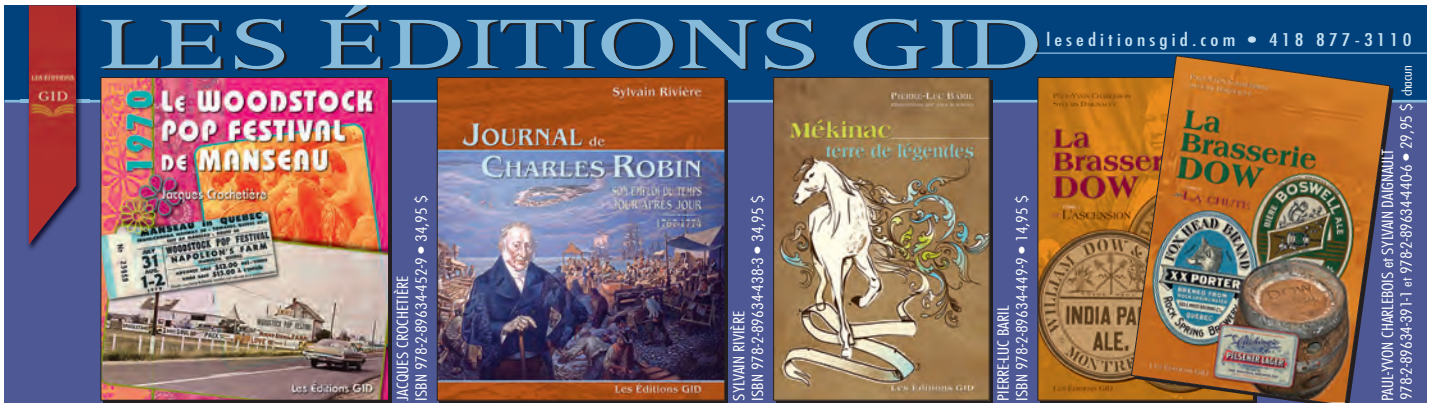
Les touristes étrangers s'imaginent que la pratique du traîneau à chiens est très répandue chez nous ; dans les faits, plusieurs Québécois n'ont jamais eu l'occasion d'essayer cette activité exaltante.

Photo : Gaëlle Leroyer, Tourisme Québec - Mauricie

Même si des touristes de partout viennent pêcher le petit poisson des chenaux de Sainte-Anne-de-la-Pérade, la plupart des gens qui perpétuent cette tradition sont des Québécois.
Photo : Geneviève Magier

accueillir quatre à six pêcheurs dans ce qui est devenu un véritable « village dans le village ». « Les gens venaient fêter, disons que c'était avant la règle du ,08 », lance le pourvoyeur.

« Dans les années 1980, la pêche commerciale à l'embouchure de la rivière a failli tuer la pêche sur glace, mais le président de l'Association à l'époque a réussi à obtenir un moratoire », se réjouit-il.

Aujourd'hui, on compte à Sainte-Anne-de-la-Pérade 400 chalets et 18 pourvoiries. Les mœurs ont changé, mais la pêche blanche demeure populaire. « Il y a une douzaine d'années, on a effectué un virage familial avec grand succès », rapporte Steve Massicotte. S'y tient notamment un festival d'hiver qui, en plus des cabanes à pêche, donne accès à une patinoire et des glissades. Tout au long de la saison, la journée de pêche est abordable, il n'y a pas de quotas de poissons et on est assurés que ça mord ! Les pêcheurs viennent de partout : Europe, Asie, Amérique… « Mais le gros de la clientèle est québécoise, note M. Massicotte. C'est une vraie coutume, comme la cabane à sucre. » ◆

Valérie Gaudreau est rédactrice en chef du quotidien *Le Soleil*.